

HOMMAGES

Jacqueline DE ROMILLY (1913-2010)

Helléniste de premier plan, Jacqueline de Romilly a été en réalité, chacun en a conscience, beaucoup plus que cela : l'une des très grandes dames de la vie culturelle dans la seconde moitié du XX^e siècle, toutes spécialités et même toutes nationalités confondues.

Et cette position très en vue, elle l'a conservée intacte durant toute la première décennie du XXI^e siècle encore, continuant jusqu'à la fin, en dépit des atteintes de l'âge, à publier essai sur essai – sans parler de romans et de nouvelles – à un rythme que l'on serait presque en droit de considérer comme excessif si, derrière cette production destinée surtout, en ces dernières années, au grand public cultivé, il n'y avait le très légitime souci du professeur de revenir, encore et toujours, sur les plus importantes leçons du passé pour assurer la transmission de l'héritage, un souci mêlé d'ailleurs d'une inquiétude croissante, comme on le fera voir au terme de cet hommage.

Citoyenne française et justement fière de l'être, Jacqueline de Romilly fut en même temps, à toutes les étapes de son parcours, extrêmement représentative, nous semble-t-il, de ce que la France peut offrir de meilleur à ceux et à celles qui ambitionnent de rejoindre son élite intellectuelle : née Jacqueline David en 1913, la future Madame de Romilly suit, dans l'entre-deux-guerres, toute la filière de l'école républicaine, en décrochant régulièrement les premiers prix et en occupant infailliblement la première place au classement de sortie, jusqu'à l'agrégation comprise. Puis, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en 1947, elle défend brillamment et publie aussitôt une thèse d'État longuement mûrie, dont le sujet semble de prime abord bien austère pour une helléniste dès alors très consciente du rôle que les femmes seront désormais appelées à jouer : ce sujet, c'est la montée en puissance de la cité d'Athènes dans le monde grec telle que Thucydide – le moins féministe, assurément, des auteurs antiques ! – la met en évidence et l'explique sans la moindre concession à l'anecdote, qu'il s'agisse d'éphémères combinaisons politiques ou d'intrigues amoureuses.

Et fort de ce premier succès ô combien mérité, Jacqueline de Romilly ne tarde pas à devenir, dans le sillage de cette autre helléniste qu'est fondamentalement (ne l'oublions pas) Marguerite Yourcenar, une espèce de porte-parole de la culture en France et dans le monde : n'a-t-elle pas été reçue dans tous les établissements les plus prestigieux de ce pays ? L'Institut de France à travers ses deux plus anciennes académies, l'Académie française à partir de 1980, l'Académie des inscriptions et belles-lettres dès 1972, le Collège de France où elle aura eu le singulier privilège d'être la première femme à entrer comme professeur titulaire et où elle enseignera dix années durant (1973-1983) avant une longue et active période d'honorariat ; la Sorbonne aussi et d'abord, de 1957 à 1973. Et il est à peine besoin de dire qu'elle a obtenu les plus hautes décorations dans les principaux ordres nationaux, celui de la Légion d'honneur, celui du Mérite, des Arts et des Lettres, et plusieurs autres encore ; à quoi s'est ajoutée, au fil des ans, une foule de distinctions étrangères (au point qu'il serait presque plus aisé de dresser la liste des académies qui n'eurent pas l'occasion de l'accueillir que de donner celle des établissements qui se sont honorés de la compter parmi leurs membres).

Il est bien connu, d'autre part, que si elle a mené un ardent combat en faveur de toutes les composantes de la culture littéraire ou même de la culture tout court – on s'en persuadera en relisant ses méditations sur *L'enseignement en péril* après 1968 et, un peu plus tard, sa *Lettre aux parents sur les choix scolaires* (les deux essais ont été réédités ensemble en 1991) ou, dans un registre moins dramatique, ses chroniques de langue française données à un mensuel féminin largement diffusé (ces alertes billets ont eux aussi été réunis en un volume, joliment intitulé *Dans le jardin des mots*).

Jacqueline de Romilly fut essentiellement habitée par une passion qui ne s'est jamais démentie ni même essoufflée : celle de la Grèce antique à travers sa langue, sa littérature et, plus généralement, sa civilisation.

Parler de « passion » dans son cas n'est nullement exagéré, puisque c'est pour *l'amour du grec*, selon son expression, qu'elle a maintes fois pris la plume et la parole, jusqu'à donner naguère (en l'an 2000) ce titre suggestif à un ouvrage collectif publié par ses soins et ceux du très regretté Jean-Pierre Vernant, autre grande figure récemment disparue de l'hellénisme français. Que le Collège de France, au début des années soixante-dix (c'est-à-dire au moment où l'illustre épigraphiste et historien du monde grec qu'était Louis Robert allait prendre sa retraite après trente-cinq ans de domination incontestée), ait pu recruter coup sur coup deux hellénistes de cette taille fait véritablement honneur à l'Assemblée des professeurs d'alors, qui sut voir qu'il n'y avait pas là redondance, mais qu'avec l'enseignement dispensé au Collège par de telles personnalités, ce sont des aspects fondamentaux de l'enquête sur les origines et la nature du « miracle grec » qui (de façon remarquablement complémentaire au demeurant) pourraient être présentés au public ; immense privilège que tous les établissements universitaires d'Europe et d'Amérique devaient envier à notre Maison.

Fidèle aux orientations qui, jusque-là, avaient servi de cadre à sa recherche au sein de l'Institut de grec de la Sorbonne, Jacqueline de Romilly donna à la chaire créée pour elle au Collège un intitulé qui définissait bien ses intentions : « La Grèce et la formation de la pensée morale et politique ». Cette réflexion, elle l'avait en effet amorcée – et bien plus que cela, à dire vrai – avec sa thèse retentissante sur *Thucydide et l'impérialisme athénien* (1947) et elle l'avait poursuivie avec un essai plus synthétique sur *Histoire et raison chez Thucydide* (qui a connu trois tirages depuis 1956), en assurant parallèlement, pour la collection des universités de France aux Belles Lettres, la traduction de *L'histoire de la guerre du Péloponnèse* (1953-1972) et en assortissant d'une importante introduction l'édition d'un Hérodote et d'un Thucydide en français (traduits en l'occurrence par d'autres qu'elle) dans un très commode volume de la Pléiade (1964). Ce n'est donc pas un hasard si ses premiers cours ici furent l'occasion de revenir sur cette œuvre fascinante entre toutes qu'est le récit par Thucydide d'une guerre pratiquement contemporaine de l'auteur, pour essayer de cerner au plus près la conception que le grand historien athénien avait, par exemple, du pouvoir ou de la justice – aussi souvent bafouée alors qu'aujourd'hui –, de la démocratie telle qu'elle était mise en pratique de son temps à Athènes et, plus généralement, des divers régimes politiques, ou même de certains traits de la vie économique et sociale. De fait, élargissant encore la perspective dans l'un de ses derniers cours, elle a montré que cet auteur, formé lui-même à l'école des sophistes et des premiers théoriciens de la médecine, était, d'une certaine manière, à la source de toutes les sciences humaines. Plus tard (1990), elle fut encore amenée à publier, sous l'égide du Collège, un attachant petit essai sur *La recherche de la vérité chez Thucydide* et, plus récemment encore (2005), son élève Monique Trédé, professeur à l'ENS, eut l'heureuse initiative de réunir en un fort volume la plupart des mémoires consacrés par Jacqueline de Romilly à cet auteur.

Mais ce serait évidemment donner une image bien étriquée de sa production – et d'abord de ses curiosités – que d'enfermer notre collègue dans la critique (si novatrice et abondante qu'elle ait pu être) d'une œuvre unique. En réalité, elle n'eut jamais le sentiment de trahir ce vieux compagnon de route qu'était pour elle Thucydide en tournant son esprit vers d'autres géants de la littérature grecque et en étudiant leur production avec la même sagacité. N'a-t-elle pas manifesté une empathie au moins égale à l'égard du vieil Homère, dont l'œuvre lui a inspiré plusieurs ouvrages (ainsi un « Que sais-je » maintes fois réédité), sans parler du portrait moral, si nuancé, qu'elle a su tracer naguère de l'irréprochable adversaire des Grecs rassemblés devant Troie qu'est Hector, le plus attachant sans doute, parce que le plus humain, des héros homériques, défenseur jusqu'au bout d'une cause qu'il sait d'ores et déjà perdue. Et que dire des Tragiques athéniens, que Jacqueline de Romilly n'a cessé, jusqu'à la fin, d'interroger pour mettre en évidence, à travers les mots utilisés, inventés (ou parfois délibérément évités) par eux, l'évolution des modes de pensée d'Eschyle à Euripide ? Plusieurs années durant, ses cours et ses séminaires du Collège – deux types d'enseignement qui, chez elle, étaient, somme toute, assez peu

différenciés, si ce n'est que les seconds lui offraient la possibilité de faire plus de place à la lecture directe des textes grecs – furent consacrés à l'étude du développement des notions morales dans la tragédie, à l'expression de *la crainte et de l'angoisse* ou à *l'évolution du pathétique* – pour reprendre les titres de deux de ses ouvrages –, et cela toujours à partir de l'épopée homérique, référence obligée (en ce domaine aussi sa bibliographie est considérable : on se bornera à citer ici sa synthèse de 1995 intitulée *Tragédies grecques au fil des ans*). C'est ainsi qu'elle étudia le contenu et l'emploi chez les poètes tragiques des mots *éleuthéros, éleuthéria*, « libre, liberté », rencontrant en chemin la notion si importante chez les Hellènes d'« âme divisée » entre des aspirations ou, plus souvent, des devoirs contradictoires. Des thèmes de cette nature l'amenaient tout naturellement à poursuivre son enquête chez les philosophes (même si elle se défendait de faire de la philosophie), à commencer, bien sûr, par ce Platon aux talents littéraires si éclatants duquel elle était extrêmement sensible, voyant en lui le très digne héritier – y compris sur le plan poétique au sens le plus fort de ce terme – des grands créateurs de l'Athènes de Périclès. En fait, comme le montre bien son *Précis de littérature grecque* de 1980 (opportunément réédité en 2002), c'est la lecture de tous les représentants de cette littérature, sans écarter les auteurs de l'époque hellénistique et romaine (même si elle s'aventurait moins volontiers sur leurs traces, tout en reconnaissant leur capacité à renouveler et à transmettre les valeurs propres de l'hellénisme), c'est cette vision globale, disais-je, qui lui permit de retracer l'histoire de diverses notions, les unes singulières, les autres à première vue banales (et pour cette raison fort délaissées par ses devanciers) : par exemple l'exigence, non exclusivement chrétienne, du « pardon » ou cette « douceur » dont elle a montré, dans un ouvrage qui a fait date (*La douceur dans la pensée grecque*, 1979), qu'elle était comme la pierre de touche de la civilisation, chaque époque définissant ses normes en la matière et forgeant au besoin de nouveaux mots pour exprimer son idéal d'humanité ; ainsi en va-t-il du beau mot *philanthrôpia* (littéralement « sentiment d'humanité », d'où « bonté », « bienveillance », etc.), qui, chose remarquable, n'apparaît qu'au début du IV^e siècle avant J.-C. avec l'historien Xénophon et le rhéteur Isocrate.

Si Jacqueline de Romilly, en raison de sa grande notoriété dans les milieux les plus variés, a forcément été amenée à publier des textes de circonstances, si elle a également, vers la fin de sa vie, produit des œuvres de fiction, en particulier des nouvelles qui témoignent, du reste, d'un sens très vif de la psychologie (et pas seulement féminine !) comme aussi – est-il besoin de le souligner – d'un réel talent d'écrivain, sa production la plus durable sera sans doute celle qu'elle a consacrée, pendant plus d'un demi-siècle, à ses auteurs de prédilection, Homère, Euripide – le poète psychologue par excellence – et d'abord, bien sûr, Thucydide, sans oublier, on vient de le voir, ses travaux sur l'histoire de maints concepts fondamentaux de la culture hellénique. C'est là que se manifeste peut-être le mieux sa rare aptitude à saisir toutes les harmoniques d'un texte ancien, à le rapprocher de plusieurs autres grâce à son

exceptionnelle familiarité avec l'ensemble du corpus littéraire, en même temps que son souci permanent de faire partager à autrui l'éblouissement toujours renouvelé que lui procuraient les chefs-d'œuvre de la Grèce antique.

On ne saurait pourtant dissimuler que, malgré la foi qui continuait à l'animer, Jacqueline de Romilly manifesta, en ses dernières années, une réelle inquiétude sur la transmission et la permanence de l'héritage hellénique dans le monde d'aujourd'hui.

Rien ne le montre mieux que son livre paru au printemps 2010, *La grandeur de l'homme au siècle de Périclès*, qu'elle présente elle-même, *in fine*, comme son testament, du reste dicté et non plus écrit directement de sa main. Elle y dit certes sa reconnaissance pour tout ce qu'elle a elle-même pu retirer du contact quotidien avec les Anciens mais aussi sa souffrance de « voir aujourd'hui se répandre une tendance à s'en désintéresser », alors que, du fait de la crise actuelle, aucune époque, ajoute-t-elle, « n'a eu autant besoin de notre littérature grecque, du talent qu'ont eu les auteurs (...) pour nous offrir cet exemple de réussite, et pour s'émouvoir de diverses façons de tous les merveilles que représente l'existence humaine en dépit des difficultés et des catastrophes ».

Que cette inquiétude soit en partie fondée, qui en disconviendra ? Pourtant, il n'y a nulle raison de désespérer de l'avenir de l'héritage hellénique, qui est, pour l'humanité, un *ktêma eis aiêi*, « une acquisition pour toujours », selon l'immortelle expression forgée par Thucydide. Même l'enseignement du grec ancien, qui a connu bien d'autres périodes d'étiage mais s'en est toujours relevé, reviendra un jour en force. La disparition de la « Vieille Dame du Quai de Conti » ne marquera donc pas la fin de l'hellénisme français, disons-le avec d'autant plus de conviction que les journalistes – comme toujours avides de simplification – voudront sans doute proclamer le contraire, en croyant rendre ainsi hommage à la défunte. Non, il y a encore en ce pays (et ailleurs aussi, bien sûr) nombre d'excellents hellénistes, y compris parmi les plus jeunes. C'est à eux désormais qu'incombera le devoir de se battre au premier rang (*en promachois*, comme disent les auteurs d'épigrammes funéraires). Puissent-ils le faire avec tout le talent, avec ce don de persuasion, *peithô*, si haut placé dans l'échelle des valeurs helléniques, avec cette passion communicative, « cette ouverture à cœur » (pour reprendre le titre de l'un des romans de Jacqueline de Romilly) qu'aura su y mettre, jusqu'à son dernier souffle, notre très éminente et – pour plusieurs d'entre nous – très chère collègue.

Pr Denis Knoepfler

J'ai scrupule à prendre à mon tour brièvement la parole après le bel hommage, complet, profond et passionné, que Denis Knoepfler vient de rendre à Jacqueline de Romilly. Qu'y ajouterais-je, moi qui ne suis pas helléniste et qui me suis contenté de suivre, agrégatif, son cours sur le Livre X de la *République* de Platon, au programme cette année-là (1967 !) : les lunettes remontées dans des

cheveux en désordre (« Toujours aussi bien coiffée, ma fille ! », lui disait sa mère, Jeanne), elle nous disait de sa voix basse et rauque que nous avons tous encore dans l'oreille : « Attention ! La phrase est un peu embrouillante. »

Je n'ai véritablement été proche d'elle que dans les vingt dernières années de sa vie, depuis la fondation de l'association SEL, Sauvegarde des Enseignements Littéraires, dont je suis vice-président. C'est de son action dans ce domaine que je voudrais dire un mot et aussi de son œuvre, non d'helléniste, mais d'écrivain.

Ce n'est pas ici le lieu de commenter ou de justifier le combat pour la défense de l'enseignement du français et des langues anciennes ni la forme que Jacqueline de Romilly a voulu lui donner. Elle s'y est consacrée jusqu'à son extrême vieillesse. Je l'ai vue âgée, fatiguée jusqu'à l'épuisement, agir et prêcher sans relâche avec une opiniâtreté et une énergie inouïes. Elle galvanisait ses auditoires. Aveugle, elle multipliait les conférences, parlant 45 minutes ou une heure en mesurant exactement le temps comme par miracle, sans dévier d'un plan rigoureux, sans hésitation, en multipliant les bonheurs d'expression qui lui venaient naturellement aux lèvres. Tous les ministres qui se sont succédé rue de Grenelle l'ont reçue avec déférence. Tous lui ont tout promis. Peu ont tenu un tant soit peu de leurs promesses. Mais elle ne se décourageait pas. Elle nous rendait compte des visites qu'elle leur rendait, sensible sans illusions à leurs amabilités : « Jack Lang m'a offert le thé. Il m'a dit : "Je vais vous reconduire sur le trottoir", comme si c'était mon domicile et ma profession. »

Jacqueline de Romilly était, se voulait, se disait un professeur. Mais elle a été aussi un écrivain. On pourrait croire qu'elle l'est devenue, sinon par hasard, du moins par l'effet de sa renommée grandissante et de son élection à l'Académie française. Nous comprenons depuis la publication posthume de *Jeanne* que sans doute elle a aussi voulu être écrivain par fidélité à cette mère qui a compté pour elle plus que personne au monde. Elle avait commencé dans cette voie par un roman, *Ouverture à cœur*, qui est un bon roman sans être un roman inoubliable, mais qui est, en un sens, un roman à la manière de ceux de sa mère : un huis clos psychologique et familial. Mais ce sont surtout ses recueils de nouvelles (*Les œufs de Pâques*, *Laisse flotter les rubans*, *Sous des dehors si calmes*) qui ont révélé la délicatesse et la force d'une véritable voix d'écrivain métamorphosant en fictions les souvenirs d'une vie. Vie d'universitaire et d'helléniste, vie de fugitive menée avec son mari pendant la guerre, vie à Aix-en-Provence, dans la maison au pied de la Sainte-Victoire qui lui était si chère, vie avec sa mère. Le souvenir de sa mère est le plus constamment présent, jusque dans ce titre, *Laisse flotter les rubans*, qui était une de ses expressions familières à l'adresse de sa fille.

Rares étaient ceux qui savaient qu'en 1977, un an après la mort de cette mère tant aimée, elle lui avait consacré un livre, *Jeanne*, qui, imprimé alors à cent exemplaires, n'avait circulé qu'auprès de quelques proches, ni qu'elle avait chargé son éditeur et ami si cher et si proche, le grand Bernard de Fallois, de le publier après sa mort. Ce livre qui retrace la vie de sa mère et la sienne, ce livre où elle se reproche de façon injuste et déchirante de l'avoir négligée dans

ses dernières années, Bernard de Fallois, fidèle à sa parole, l'a publié dans le mois qui a suivi sa disparition. C'est, dans l'ordre littéraire, le chef d'œuvre de Jacqueline de Romilly. C'est aussi un livre dont ni le sujet ni le ton ne surprennent, mais qui en même temps la révèle même à ceux qui croyaient bien la connaître.

Comme tout le monde, je la savais très attachée au souvenir de sa mère : elle en parlait sans cesse. Cette mère, Jeanne Malvoisin, restée veuve d'un jeune normalien, professeur de philosophie, mort au combat le 2 octobre 1914, alors que la petite Jacqueline avait moins de deux ans, je savais qu'elle avait publié des romans. Mais je l'imaginai professeur elle-même, élevant sa fille dans une atmosphère studieuse et austère. Or, après de dures privations pendant les années de la guerre, Jeanne Maxime-David (le prénom et le nom de son mari : tel était son nom de plume) s'est trouvée dès les années 20 une femme de lettres en vue, sollicitée par les éditeurs, obtenant pour ses romans les critiques des plumes les plus illustres, fréquentant énormément de monde et de beau monde et associant bien entendu Jacqueline à cette vie littéraire, artistique et mondaine, puisque la mère et la fille partageaient tout. On l'imagine disant à cette petite fille sage, à cette bonne élève lauréate du concours général, puis reçue à la rue d'Ulm et non à Sèvres, à ce jeune et sérieux professeur de grec : « Laisse flotter les rubans ».

Non que cette Jeanne extraordinairement brillante, douée, énergique et active ne fût pas intellectuellement exigeante. C'est elle qui a fait découvrir Thucydide à la jeune lycéenne qu'était Jacqueline. Mais Jeanne n'était pas non plus ce qu'il est convenu d'appeler une intellectuelle. Il n'y avait en elle rien de scolaire. Elle n'avait rien de conventionnel. Elle aimait le monde parce qu'elle aimait le raffinement. Si bien que la Jacqueline de Romilly des dernières années, celle de l'Académie française, des médias, des discours, des honneurs, des réceptions et des dîners en ville, qui l'épuisaient mais qui étaient le remède le plus efficace pour retarder le moment où elle serait terrassée par les infirmités et les atteintes du grand âge – cette Jacqueline de Romilly-là était bien la fille de Jeanne Maxime-David. Oui, mondaine, si l'on veut, mais surtout attachée à l'élégance des manières, de l'esprit, du cœur, et ayant en horreur toutes les formes de la vulgarité.

Si entourée, si fêtée, si honorée qu'elle fût, Jacqueline de Romilly était seule. La mort prématurée de son père avait fait d'elle une enfant unique, issue en outre de deux familles dont tous les hommes jeunes étaient tombés comme lui pendant la grande guerre. Enfant unique, son mari, Michel Worms de Romilly, l'était aussi. Ils n'ont pas eu d'enfant. À peine mariés, ils sont tombés sous le coup des lois de Vichy, lui comme juif, elle comme demi juive mariée à un juif. Ils ont mené une vie errante, se sont cachés. Après la guerre, ils voulaient vivre, travailler. Et puis, Jeanne n'aimait guère les enfants... Ils ont divorcé sur le tard. Michel de Romilly est mort. Dans les derniers temps, dans les terribles derniers mois, c'est le dévouement d'Hélène Carrère d'Encausse, de Monique Trédé, de Bernard de Fallois et de sa fidèle Noïka qui a évité à Jacqueline de Romilly les pires conséquences de la solitude.

Lorsqu'à la fin d'une conférence où elle avait, à son habitude, déchainé l'enthousiasme, les organisateurs lui demandaient de revenir l'année suivante, elle répondait : « Je ne peux rien promettre. L'an prochain, mon adresse sera peut-être : Père Lachaise. » Elle brouillait les pistes. Elle ne repose pas au Père Lachaise, mais au cimetière du Montparnasse, sous la pierre tombale qu'elle avait fait préparer pour sa mère et pour elle. Elle qui avait aimé être un personnage public a souhaité être inhumée sans aucune autre présence que celle des cinq personnes qui étaient les plus proches d'elle et celle de son confrère Mgr Dagens. Elle a renoncé même au nom qui a fait sa gloire. Elle n'est plus que la fille de Jeanne. Si vous cherchez au cimetière du Montparnasse la tombe de Jacqueline de Romilly, vous ne la trouverez pas. Vous ne trouverez qu'une dalle sombre sur laquelle on lit :

Jeanne Maxime-David, 1887 – 1976

Jacqueline David, 1913 – 2010

Pr Michel Zink